

L'urgence de surprise.

Analyse de discours : entre modèles théoriques et rapprochement à la réalité discursive

Reiner Keller, Prof. Dr.

Université Koblenz-Landau

Résumé

Notre réflexion part du constat que la sociologie en général et les approches qualitatives en particulier sont aujourd'hui confrontées au défi de pratiquer leur discipline dans le contexte des sociétés largement sociologisées. L'hypothèse d'une « urgence de surprise » réfère ainsi au besoin de sortir de la recherche empirique pour aller vers une « autre histoire à raconter », c'est-à-dire *vers* une interprétation du phénomène analysé qui sera suffisamment différente de celles déjà existantes. Les démarches qualitatives sont bien adaptées à un tel défi si elles arrivent à faire émerger la complexité des phénomènes sociaux à travers une méthodologie et des méthodes qui évitent tout réductionnisme théorique, qui rendent compte des différents contextes des situations sociales et qui donnent droit à la créativité des processus de connaissance. L'article discute notamment des possibilités qu'offre l'analyse de discours, tout particulièrement l'analyse des discours ancrée dans la sociologie de la connaissance (*Wissenssoziologische Diskursanalyse*), afin de répondre à cette urgence de surprise.

Mots clés

RECHERCHE QUALITATIVE, THÉORIE ANCRÉE, STRAUSS, DISCOURS, SOCIOLOGIE DE LA CONNAISSANCE, FOUCAULT, PARADIGME INTERPRÉTATIF

L'urgence de surprise¹

Les réflexions qui suivent partent du constat que les sciences sociales, notamment la sociologie, ont connu un succès public énorme dans la deuxième moitié du vingtième siècle. Ainsi, une grande partie du vocabulaire conceptuel de la sociologie est entré dans l'usage quotidien des gens ainsi que dans celui

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors Série – numéro 6 – pp. 44-56.

Actes du colloque RECHERCHE QUALITATIVE : DISCOURS THÉORIQUES ET ÉLÉMENTS CONTEXTUELS :

OÙ ET COMMENT METTRE EN SCÈNE L'INTÉGRATION

ISSN 1715-8702 - [http //www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html)

© 2008 Association pour la recherche qualitative

des pratiques professionnelles de divers domaines des sociétés. La sociologie fait partie des formations universitaires, bien au-delà de son propre champ disciplinaire; ses concepts et ses théories imprègnent ainsi des savoirs et des pratiques assez hétérogènes.

La prolifération, la vitesse et la complexité des débats publics ainsi que la nécessité pour les médias de remplir leurs pages et leurs formats télévisuels, font circuler, à travers les mass média et dans la mesure où une sphère publique existe, les connaissances sociologiques les plus « actuelles » et ceci, presque instantanément. Au fil d'une semaine, nous retrouverons donc des commentaires sur le système scolaire, la violence, la solidarité, le changement du monde du travail, les relations de couple, les réseaux du terrorisme, la mondialisation, les risques technologiques majeures, l'inégalité et l'exclusion sociale etc., voilà des concepts issus des sciences sociales. Un tel constat n'implique pas que de telles connaissances seront appliquées de manière « correcte » (si j'ose dire). Des recherches menées en RFA sur l'utilisation du savoir sociologique dans des divers champs de la société ont bien fait ressortir que les diverses « logiques de la pratique » transforment les concepts et les résultats des sciences sociales selon leurs propres besoins (Beck & Bonß, 1989). Mais là n'est pas le vrai problème. Cependant, cette mise en circulation des savoirs et des connaissances sociologiques pose quand même un défi à toute sociologie et, par ricochet, à la recherche empirique : Comment faire de la sociologie et de la recherche dans une société « sociologisée »? Pour illustrer l'importance de ce propos, nous pourrions nous référer à une petite histoire inventée par un écrivain allemand, Robert Gernhardt (1981, p. 151). Elle va à peu près ainsi:

« Un jour, un homme arrive chez Sigmund Freud pour lui raconter un rêve étrange. Il lui dit :

- Mon cher docteur, la nuit dernière j'ai fait un rêve inquiétant que je voudrais bien vous le raconter.

- Allez-y, allez-y, répond le docteur Freud.

- Donc voilà, continue l'homme, j'ai rêvé que mon Ça a – dans mon rêve – exprimé des exigences de pulsion. Arrive mon Sur-moi sur scène qui essaye de les réprimer. Alors mon Moi procède avec une sublimation.

- Ah, c'est bien vrai que vous avez fait un tel rêve?, demande le docteur Freud.

- Oui, alors aidez-moi, aidez-moi, dit le pauvre homme intimidé.

Freud réfléchit un instant et puis, généreux, il dit :

- Et bien, (il commence à bourrer sa pipe), l'explication de votre rêve est bien facile. Cela veut dire que votre Ça est réprimé par votre Surmoi et il exprime des exigences de pulsion, auxquelles votre Moi...

- Mais, l'interrompt l'homme quelque peu consterné et déçu, ce n'est pas une explication, c'est mon rêve.

- Si vous ne voulez pas que je vous explique vos rêves, il fallait juste me le dire, répond Freud rudement et il congédie l'homme qui, depuis, souffre d'un affreux complexe d'infériorité. »

Cette petite anecdote sur Freud et la psychanalyse illustre assez bien la situation de la sociologie aujourd'hui. Pensons au petit criminel du coin qui s'explique devant le tribunal en terme de « milieu défavorisé », de « socialisation insuffisante », d'« habitus déficitaire de capital culturel et social »; qu'ajouter d'autre? Aux protagonistes des professions qui ont pris leur « dose de socio » à la Fac, que reste-t-il à leur expliquer sur leur pratique? Face au télé-documentaire montrant une jeune femme avec son bébé qui rapporte ses contraintes structurelles entre le travail, le ménage, son enfant et sa recherche d'une vie propre qu'ajouter de plus à ce rapport sociologique et comment le faire? Face au journaliste analysant tel ou tel débat public sur l'exclusion en ayant recours aux dernières études sociologiques sur la marginalité, où se situe le surplus que pourrait apporter l'analyse sociologique?

Voilà donc une première hypothèse : *Les sociétés d'aujourd'hui se comprennent et se décrivent elles-mêmes de plus en plus, dans les mass media, dans les arènes et dans les débats publiques, à travers un bricolage constitué d'extraits des savoirs et connaissances sociologiques.*

Récemment encore en 2004, à l'occasion du congrès de l'association allemande de sociologie, la sociologie allemande s'est présentée comme une science largement ignorée. Mais je pense toutefois que le vrai problème ne se situe pas là, mais plutôt dans la vitesse d'intégration des travaux sociologiques par certaines arènes publiques et certaines pratiques professionnelles. Voilà qui pose un vrai problème permanent pour la sociologie comme discipline spécifique, et pour les démarches qualitatives en particulier qui, par définition, touchent aux acteurs sociaux et à leurs interprétations de la réalité sociale. En effet, comment éviter le simple redoublement ou la banale redite et apporter un surplus de sens dans le travail d'analyse et d'interprétation des faits sociaux qui sont pensés, dans la société même, à partir des concepts sociologiques?

Évidemment, cette question se pose de manière différente dans les divers champs disciplinaires rattachés aux sciences sociales. L'histoire peut bel et bien satisfaire le besoin ou l'urgence de surprise à travers sa capacité de jouer la « machine à traverser le temps » : « Ah, comme c'était différent autrefois! »

Ou encore : « Ah c'était déjà comme ça dans le siècle dernier, tout comme chez nous aujourd'hui! ». En sociologie, il y a la stratégie d'élaboration théorique des diagnostics (comme « la société du risque » de Ulrich Beck en 1986) qui, à un moment donné, fait apparaître, pour paraphraser William I. Thomas, une « définition nouvelle de la situation ». Une autre stratégie est celle de la « rupture épistémologique » (Gaston Bachelard) mise en oeuvre à travers la collection et l'analyse statistique des données quantitatives.

Pour les démarches qualitatives, cette question se pose de manière autre. Celles-ci, vouées à l'écoute du terrain, doivent à la fois rendre compte du point de vue des acteurs et en tirer une histoire à raconter qui ne sera pas l'histoire des acteurs tout court, mais qui créera une autre histoire. Une démarche qui se contenterait de résumer le point de vue des acteurs, peut, sans doute, être utile à tel où tel moment. Toutefois, à la longue, il ne suffira plus de satisfaire la problématique évoquée. Comment faut-il alors comprendre et assumer le rôle du (de la) sociologue-interprète, chercheur qualitatif dans une société sociologisée? C'est bien là que se situent l'urgence de surprise et l'une des questions centrales de nos disciplines. Je pense par ailleurs que les démarches qualitatives sont très bien équipées pour affronter cette situation, dans la mesure où elles arrivent à faire émerger la complexité des constellations sociales et à en tirer des « découvertes », ne fût-ce qu'à partir d'une réorientation vers des diagnostics et des problématiques plus globales sur l'échelle sociale. En somme, je vois deux stratégies établies dans le qualitatif pour répondre à un tel besoin : d'une part, l'interprétation des données à l'aide d'un modèle théorique préétabli et, d'autre part, la construction d'une théorie à partir des données. Pour illustrer la première stratégie, on peut se référer à la fameuse recherche sur *La misère du monde* menée par Pierre Bourdieu et son équipe (Bourdieu, 1993). Ici, le modèle théorique (le habitus, l'espace sociale, les formes du capital etc.) donne forme à la lecture et à l'analyse des entretiens. L'explication des paroles des acteurs vient alors de l'extérieur. Une telle stratégie interprétative peut s'avérer efficace et très performante. Il semble par ailleurs que tout le film *Match Point* de Woody Allen fut construit à travers une perspective bourdieusienne. La seconde stratégie est mise en oeuvre de manière exemplaire dans les travaux d'Anselm Strauss et Barney Glaser et dans leur intention d'élaborer des théories ancrées. Je pense notamment à leur étude sur les hôpitaux et à l'élaboration du concept du « contexte de conscience » (Glaser & Strauss, 1965; 1967) qui sera la dimension clé pour comprendre les interactions réciproques des différents acteurs impliqués. Le malade sait-il qu'il va mourir? ou le soupçonne-t-il? ou l'ignore-t-il complètement?

Pour bien réaliser la différence entre ces deux stratégies, il faut imaginer une analyse bourdieusienne de l'hôpital comme champ des stratégies de

l'habitus, des relations de force, etc. Dans les lignes qui suivent, nous allons voir comment, en analyse de discours, toutes les stratégies évoquées sont présentes. L'argument présenté plaide en faveur d'une stratégie plus proche de la théorie ancrée, qui serait plus adaptée à la complexité des situations et des constellations sociales que ne l'est l'interprétation à partir d'un modèle théorique préétabli.²

Modèles théoriques et réalités discursives

La question des « stratégies de surprise » se pose très bien en analyse de discours. Parmi les réponses qui s'offrent à nous, nous pouvons mentionner l'analyse linguistique des grands corpus de textes qui utilise, pour créer sa rupture analytique ou épistémologique avec les données, tout l'arsenal de collecte et du traitement quantitatif des données, comme le fait, par exemple, l'analyse des correspondances. La démarche foucaldienne, reprise en partie dans certaines analyses historiques (Sarasin, 2001; Maasen, 1998), est construite autour la juxtaposition originale des phénomènes hétérogènes et la distance historique qui permet de glisser rapidement d'un siècle à l'autre pour créer l'effet d'étonnement ou de « surprise ». Elle est, le plus souvent, accompagnée d'un refus proclamé de conceptualiser la démarche analytique. L'analyse des discours se présente ici comme une attitude philosophique, un art de penser et de faire qui ne se conceptualise pas. Un point, c'est tout!

Mais pour une analyse sociologique des discours *contemporains* qui se situerait dans une méthodologie du qualitatif, les deux stratégies ne sont pas disponibles. Que faire, alors? Comment analyser les discours (publics, scientifiques, religieux, etc.) en sociologie? La réponse que je propose est la suivante.

Il faut concevoir l'analyse de discours de manière telle qu'elle combine une stratégie méthodologique avec la création des processus d'abduction tout au long de la recherche. Pour ceux qui sont familiers avec la tradition pragmatiste américaine, je fais ici référence à quelques éléments de la théorie ancrée de Barney Glaser et Anselm Strauss (Glaser & Strauss, 1967; surtout Strauss, 1987; voir aussi Strauss & Corbin, 2004). Une telle hypothèse est établie à partir d'un diagnostic, à savoir que l'analyse de discours risque de perdre tout son intérêt si elle n'arrive pas à traverser le passage entre d'un côté, la *Scylla* d'une trop forte pré-structuration théorique (ou bien : méthodologique) de l'analyse et, de l'autre la *Charybde* d'une reconstruction qui n'arrive pas à se détacher de ses données. En effet, cette dernière option mène à la description, voire à la simple répétition de « ce qui est dit par qui et pour quelle raison dans un discours » (« acteur X présente position Y à cause de ses intérêts économiques, politiques, etc. »); de plus, le problème d'une trop forte pré-

structuration théorique est moins évident, sachant que toute perspective analytique sur un phénomène nécessite des points de repère pour observer une *Gestalt* spécifique. Il faut donc engager une réflexion plus approfondie.

Dans le champ hétérogène de l'analyse de discours au sein des sciences sociales en RFA, nous pouvons distinguer, dans la foulée des travaux singuliers et en mettant de côté et les foucauldien et la linguistique du corpus, l'émergence de trois courants de recherche sur les discours (Keller, 2007a; 2007b) :

- l'analyse critique des discours (*Kritische Diskursanalyse* de Siegfried Jäger en RFA, très proche de la *critical discourse analysis* de Norman Fairclough et de Ruth Wodak en Grand Bretagne) issue de la linguistique critique qui trouve ses fondements théoriques chez Foucault, en y ajoutant une touche de marxisme et qui suit une démarche empirique de portée linguistique;
- un courant dans une ligne post-marxiste et post-foucauldienne qui se fonde sur les travaux d'Ernesto Laclau et de Chantal Mouffe et qui s'intéresse surtout à l'analyse des discours politiques;
- un courant dans la ligne du paradigme interprétatif et des méthodes qualitatives en sociologie, en particulier dans la sociologie de la connaissance, que j'avais proposé, dès la fin des années 1990, et que j'avais alors appelé la *Wissenssoziologische Diskursanalyse* (Keller, 2005; 2007b).

Avant d'aborder la présentation de ce troisième courant, regardons de plus près les deux autres paradigmes en mettant en relief leur capacité de produire des « surprises », dans le sens évoqué toute à l'heure.

L'analyse critique des discours

L'analyse critique des discours (*Kritische Diskursanalyse* ou *critical discourse analysis*) élaborée par Siegfried Jäger et le Duisburger Institut für Sprach-und Sozialwissenschaft depuis la fin des années 1980 est le plus ancien des paradigmes d'analyse de discours en RFA.³ Cette approche s'est attardée, à partir de la théorie du discours de Foucault, à mener une analyse des discours publics et du parler quotidien (la conversation de tous les jours). Celle-ci était, au début, fortement concentrée sur des questionnements linguistiques. Mais, au fil des années 1990, elle a peu à peu élargi ses perspectives en considérant des questionnements plus proches des méthodes qualitatives en sciences sociales et elle vise maintenant à analyser les discours comme « flux du savoir à travers le temps » (Jäger, 2004; Jäger & Jäger, 2007). Malgré une forte base théorique et une méthodologie raffinée, la mise en pratique de cette approche réduit l'analyse du discours à une critique assez classique de l'usage idéologique des

paroles. Ainsi, pour en citer un cas exemplaire, dans une analyse du quotidien allemand *Bild-Zeitung*, leader de la presse jaune (*yellow press*), les tenants de l'analyse critique des discours cherchent à démontrer la façon dont ce quotidien contribue à la production du racisme :

« Ainsi cette analyse, jours après jours, nous fait connaître l'atelier de la *BILD-Zeitung*. Elle rend visible la façon dont la *BILD* impose, de manière tenace et résolue, sa politique populiste de droite à la vie quotidienne et les instruments utilisés à ce propos. » (Jäger & Jäger, 2007, p. 74; trad. p. RK)

La poursuite d'un tel programme de recherche, malgré son fondement affirmé d'être foucauldien, s'avère assurément très loin des questionnements de Foucault sur l'archéologie et sur la généalogie des savoirs et des jeux de vérité. À mon avis, elle ne fait même pas partie de l'orbite de la « planète Foucault » (Paul Veyne). Mais là n'est pas le point central de ma critique actuelle. En me référant à l'urgence de surprise, établi comme un défi posé à la recherche qualitative en général et à l'analyse de discours en particulier, un tel courant ne convient pas du tout parce qu'il réduit les données à des simples fournisseurs d'illustrations : ainsi, dans cette perspective, c'est le chercheur qui sait, avant même d'aborder ses données, qu'il s'agit d'un discours raciste, xénophobe, néolibéral etc.; c'est lui qui prend la posture de faire émerger ou de retrouver les mots, les expressions, les symboles, les phrases qui seront racistes. Peu de surprise alors dans le constat qu'un discours raciste crée des liens entre la venue des populations étrangères et la menace d'une identité nationale quelconque, qu'il utilise des images menaçantes, etc.

L'approche de Laclau/Mouffe

Ernesto Laclau et Chantal Mouffe ont, à partir de la fin des années 1980, développé une théorie du discours qui se veut à la fois post-marxiste et post-structuraliste (Laclau & Mouffe, 2001; Torfing, 1999). Un discours est, dans cette approche, défini comme un système stabilisé, à prétention hégémonique, de mise en différence des signes qui crée une structuration symbolique et transitoire du monde. Il s'établit à travers les pratiques d'articulation des acteurs sociaux et il fonctionne sur la base de quelques mécanismes clés, nommés signifiant vide (un signe suffisamment indéterminé pour représenter le tout d'un discours), la logique des équivalences (qui désigne la cohérence des signes) et la logique des différences (qui articule les oppositions à l'intérieur d'un discours ou dans sa relation avec un extérieur). Le discours fonctionne à travers le désir de rompre avec une constellation de manque et de la replacer par une constellation de perfection.⁴

L'approche de Laclau & Mouffe fut critiquée pour son manque de méthodologie de recherche; en effet, les auteurs ne disent rien de concret sur la procédure d'analyse, et les recherches qui s'y réfèrent, reprennent souvent les méthodes d'autres approches (Jørgensen & Philipps, 2002; Keller, 2005, pp. 159-163; Howarth *et al.*, 2000). En nous référant au paradigme interprétatif de la sociologie, nous pourrions ajouter à ces critiques une remise en question de sa conception du signe, issue de la tradition structuraliste. Mais encore, je voudrais bien insister ici sur le point de sa capacité à produire des surprises. Il est facile de voir que toute étude issue de cette tradition suit le même cheminement : (1) identifier le signifiant vide, (2) présenter un tableau de la logique des équivalences et de la logique de différences, (3) décrire la constellation de manque adressée (Nonhoff, 2006, sur l'économie sociale du marché, la *Soziale Marktwirtschaft*). La théorie du discours développée par Laclau & Mouffe ne cache pas son origine, issue des sciences politiques et notamment d'une certaine conception du politique - le politique étant le champ de combat entre des forces antagonistes dans une société où chacune essaye soit de s'établir dans une position hégémonique qui dicte l'ordre symbolique de la réalité soit de remettre en question l'ordre établi. Ainsi, les concepts clés proposés pour l'analyse des discours se concentrent sur la construction d'un « nous », rassemblés autour d'un signifiant vide et d'une logique des équivalences, vers « les autres (eux) » caractérisés par leur chaîne de différences. Evidemment, il s'agit là d'une dimension fondamentale de toute mobilisation politique et donc d'un discours politique quelconque qui n'ignore pas sa dimension affective :

« L'établissement d'une hégémonie nouvelle a besoin de la création d'une « chaîne des équivalences » entre les divers mouvements démocratiques anciens et nouveaux pour former une « volonté collective », un « nous » des forces démocratiques radicales. Une telle tâche ne peut être assurée qu'à travers la définition d'un « eux », d'un adversaire, qu'il faut vaincre pour mettre en place l'hégémonie nouvelle » (Mouffe, 2007, p. 71 ; trad. p. RK).⁵

Bien que la théorie du discours de Laclau et de Mouffe puisse être utile pour analyser des conflits politiques sous l'optique de la construction des identités collectives, elle me semble beaucoup moins adaptée à l'analyse des discours en général, au moins si nous comprenons les discours comme des processus structurés de production, de reproduction et de transformation des rapports de savoir dans les sociétés contemporaines. Ainsi, l'articulation d'une différence entre « nous-eux » n'est qu'une dimension parmi beaucoup d'autres de la réalité discursive, et ce serait du réductionnisme théorique que de ne concentrer l'analyse que sur cet aspect en particulier. En effet, il semble que

certaines analyses empiriques issues de cette tradition quittent « en passant » cet horizon restreint et vont beaucoup plus loin (Nonhoff, 2006).

L'analyse de discours ancrée dans la sociologie de la connaissance

Depuis la fin des années 1990, j'ai développé les fondements théoriques de la *Wissenssoziologische Diskursanalyse*, une approche qui situe l'analyse des discours dans le paradigme interprétatif et dans la sociologie de la connaissance de Peter Berger et Thomas Luckmann (Keller, 2005 ; 2007a ; 2007b). L'intérêt de cette proposition est l'ouverture de la « micro-orientation » des approches qualitatives à la complexité des phénomènes sociaux et le rôle constitutif des processus de construction et de circulation du savoir au-delà des situations concrètes. Depuis longtemps, certains sociologues (Joseph Gusfield, par exemple) dans la tradition de l'interactionnisme symbolique, courant issu de la confrontation entre le pragmatisme américain, les traditions herméneutiques et à la sociologie compréhensive européennes, ont appliqué, à partir de la notion d'univers de discours (Charles S. Peirce, George H. Mead), l'analyse de la construction sociale des problèmes sociaux dans les arènes publiques. Anselm Strauss (1978; 1993) a élaboré cette approche sous l'angle d'une perspective des mondes sociaux (*social world perspective*). Peter Berger et Thomas Luckmann ont proposé de distinguer entre les processus d'objectivation sociale du savoir (son devenir « institution », ses légitimations, etc.) et son adaptation par les acteurs sociaux. On pourrait même revenir aux travaux de William I. Thomas et à son idée de définition de la situation, qui, dès son origine, tentait de mettre en relation, d'une part, l'ordre socioculturel et symbolique englobant et, d'autre part, la perspective des acteurs sociaux sur le monde social (Keller 2008b).

Mais toute cette tradition interprétative n'a pas élaboré systématiquement cette analyse du « au-delà » de la situation concrète d'interaction, c'est-à-dire des processus de construction et de circulation des savoirs et des connaissances qui sont elles aussi à la base de la reconnaissance du statut de réalité d'un phénomène ou d'une situation sociale. Dans le contexte contemporain des sociétés post-traditionnelles (Anthony Giddens), traversé par les mass média et les systèmes d'experts de tout genre, la sociologie doit bien affronter cette nouvelle complexité sociale. À mon avis, la notion de discours proposée par Michel Foucault rend bien compte d'une telle visée, justement parce qu'elle insiste sur la matérialité d'un discours, son apparence et sa présence sous la forme de pratiques d'énonciations structurées, de dispositifs institutionnels, de positions pour les acteurs parlants, etc. La *Wissenssoziologische Diskursanalyse* prend ainsi en compte l'intérêt foucauldien pour le discours comme une matérialité, c'est-à-dire un ensemble de pratiques

d'énonciation qui suivent un même principe de formation. Mais elle propose de lire Foucault comme un sociologue de la connaissance et de le mettre en contact avec la tradition de Berger & Luckmann plus ancré dans le horizon sociologique contemporain. De plus est préservée l'orientation vers l'analyse des savoirs et des connaissances produits, transformés et reproduits par un discours à travers toute une série des concepts pour l'analyse concrète, à savoir :

- les schèmes interprétatifs qui organisent la cohérence de l'interprétation d'un phénomène évoqué;
- les classifications inhérentes qui proposent un ordonnancement symbolique du monde (y sont incluses les constructions des identités du « nous-eux » s'il le faut);
- la mise en narration, c'est-à-dire le fil rouge qui relie les divers éléments pour construire une « histoire à raconter »;
- la structure phénoménale, c'est-à-dire les éléments d'un phénomène référentiel mis en lumière par un discours;
- le répertoire interprétatif, comme le tout des éléments évoqués jusque là;
- les pratiques discursives et non-discursives et les matérialités des dispositifs qui produisent un discours ainsi que les champs discursifs, c'est-à-dire les arènes du combat entre des discours concurrents.

De tels concepts fournissent une boîte à outils heuristiques qui ne réduit pas l'analyse à certaines dimensions préétablies par une théorie du discours (comme on l'a vu dans les deux approches du discours évoquées ci haut). Ainsi est « donné droit » à la complexité de la réalité discursive et des phénomènes sociaux. Cette attitude est renforcée par l'adaptation de quelques-unes des recommandations de la théorie ancrée (Strauss, 1987) en ce qui a trait à la démarche empirique. Je ne suis pas partisan de cette tendance récente qui consiste à rapprocher la démarche empirique de la théorie ancrée d'une procédure standardisée applicable à n'importe quel phénomène social. Au contraire, je pense que les méthodes qualitatives en sciences sociales trouvent tout leur intérêt dans l'originalité et dans la complexité des situations sociales qui nécessitent des approches originales, toujours à refaire et à reconstruire en vue d'un questionnement concret. Néanmoins, Anselm Strauss a énoncé quelques stratégies, ou principes d'analyse, très utiles en analyse de discours. Figurent parmi eux :

- l'idée d'une analyse des données qui propose leur mise en contraste minimal ou maximal pour *faire émerger toute* la richesse d'un corpus;

- les différentes stratégies de codage pour créer des concepts originaux.

Fidèles à la tradition pragmatiste, de telles propositions fonctionnent, au fil de la recherche, comme porteuses des processus d'abduction, comme portes d'entrée des idées, parce qu'elles considèrent les données comme des problèmes à résoudre ou des irritations qui incitent le questionnement sociologique. Bien sûr, tout cela ne garantit ni l'originalité des résultats ni une qualité de « surprise ». Mais il me semble qu'un tel arrangement procédural peut, à tout le moins, en créer la possibilité d'émergence. Entre, d'un côté, une approche de l'analyse de discours comme une attitude et un art pur, et, d'un autre côté les tentatives de sa surdétermination théorique, je plaide ainsi pour une « expéri-mentalité » (Angelika Poferl) en analyse de discours qui, sans abandonner la réflexion méthodologique, essaye de ne pas enfermer la créativité de la recherche (Poferl, 1999).

Notes

¹ Je tiens à remercier Colette Baribeau pour son assistance aimable quant à la « mise en français » de ce texte.

² Je ne peux ici que donner quelques arguments de base. J'ai élaboré un tel propos à travers la conception d'une analyse sociologique du discours ancrée dans la tradition de la sociologie de la connaissance de Berger & Luckmann, le paradigme interprétatif et certaines réflexions foucaaldiennes (Keller, 1997; 1998; 2005; 2007a; 2007b; Keller *et al.*, 2005). Dans le monde anglophone, Adele E. Clarke a développé un raisonnement proche à partir de la tradition d'Anselm Strauss (Clarke, 2005).

³ Il faut noter que les fondements théoriques sont différents de ceux de la *critical discourse analysis* élaboré par Norman Fairclough dans les années 1990 en Angleterre, mais l'orientation des questionnements empiriques est très proche.

⁴ Laclau & Mouffe reprennent quelques idées lacaniennes.

⁵ Le livre de Mouffe (2007) donne quelques illustrations de telles mobilisations - qui ne rassemblent pas nécessairement que des forces démocratiques - autour le « nous - eux » notamment dans les discours de l'extrême-droite en Autriche ou en France.

Références

- Beck, U. (1986). *Risikogesellschaft. Auf dem Weg in eine andere Moderne* [La société du risque]. Frankfurt/Main : Suhrkamp.
- Beck, U. & Bonß, W. (Éds.) (1989). *Weder Sozialtechnologie noch Aufklärung* [Ni technologie sociale ni mise en lumières]? Frankfurt/Main : Suhrkamp.
- Bourdieu, P. (1993). *La misère du monde*. Paris : Seuil.
- Clarke, A. (2005). *Situational Analysis*. London : Sage.

- Gernhardt, R. (1981). Sigmund Freud. Dans R. Gernhardt, *Die Blusen des Böhmen*. (p. 151). Frankfurt/Main : Zweitausendeins.
- Glaser, B. & Strauss, A. (1965). *Awareness of Dying*. Chicago : Aldine.
- Glaser, B. & Strauss, A. (1967). *The Discovery of Grounded Theory : Strategies for Qualitative Research*. Chicago : Aldine.
- Howarth, D. et al. (Éds.) (2000). *Discourse Theory and Political Analysis. Identities, Hegemonies and Social Change*. Manchester : University Press.
- Jäger, M. & Jäger, S. (2007). *Deutungskämpfe. Theorie und Praxis Kritischer Diskursanalyse* [Combats des interprétations. Théorie et pratique de la recherche en Analyse critique de discours]. Wiesbaden : VS-Verlag.
- Jäger, S. (2004). *Kritische Diskursanalyse. Eine Einführung*. (4^e éd.) [Analyse critique de discours. Une introduction]. Münster : Unrast.
- Jørgensen M. W. & Philipps, L. J. (2002). *Discourse Analysis as Theory and Method*. London : Sage.
- Keller, R. (1997). Diskursanalyse. Dans R. Hitzler & A. Honer (Éds.) : *Sozialwissenschaftliche Hermeneutik. Eine Einführung*. [Les approches herméneutiques dans les sciences sociales] (pp 309-334). Opladen : Utb.
- Keller, R. (1998). *Müll – Die gesellschaftliche Konstruktion des Wertvollen* [Les déchets - La construction sociale de la valeur]. Wiesbaden : Westdeutscher Verlag.
- Keller, R. (2005). *Wissenssoziologische Diskursanalyse. Grundlegung eines Forschungsprogramms* [L'analyse de discours comme sociologie de la connaissance. Fondements d'une programme de recherche]. Wiesbaden : VS-Verlag
- Keller, R. (2007a). *Diskursforschung. Eine Einführung für SozialwissenschaftlerInnen*. [Comment analyser les discours. Introduction pour les Sciences Sociales] Wiesbaden : VS-Verlag.
- Keller, R. (2007b). L'analyse de discours du point de vue de la sociologie de la connaissance. Une perspective nouvelle pour les méthodes qualitatives. *Recherches Qualitatives Hors Série*, (3), 287-306.
- Keller, R. (2008b). *Das interpretative Paradigma*. Wiesbaden : VS-Verlag.
- Keller, R. et al. (Éds.) (2005). *Die diskursive Konstruktion von Wirklichkeit. Zum Verhältnis von Wissenssoziologie und Diskursforschung*. [La construction discursive des réalités. Sur les rapports entre sociologie de la connaissance et recherche sur les discours] Konstanz : UVK.

- Laclau E. & Mouffe C. (2001). *Hegemony and Socialist Strategy : Towards a Radical Democratic Politics*. London : verso.
- Maasen S. (1998). *Genealogie der Unmoral*. [Généalogie de l'immoral]. Frankfurt/Main : Suhrkamp.
- Mouffe, Ch. (2007). *Über das Politische. Wider die kosmopolitische Illusion*. Frankfurt/Main : Suhrkamp.
- Nonhoff, M. (2006). *Politischer Diskurs und Hegemonie. Das Projekt « Soziale Marktwirtschaft »* [Discours politique et hégémonie. Le projet d'une « économie sociale du marché »]. Bielefeld : transcript.
- Pofertl, A. (1999). *Gesellschaft im Selbstversuch. Der Kick am Gegenstand – oder: Zu einer Perspektive « experimenteller Soziologie »*. [La société son propre expérimentateur. Le grand frisson de l'objet - ou : Sur la perspective d'une « sociologie expérimentale » Dans: Soziale Welt. Zeitschrift für sozialwissenschaftliche Forschung und Praxis. (4) (pp 363-372).
- Sarasin, P. (2001). *Reizbare Maschinen. Eine Geschichte des Körpers 1765-1914* [Des machines irritables. Une histoire du corps 1765-1914]. Frankfurt/Main : Suhrkamp.
- Strauss, A. (1978). *Negotiations : Varieties, Contexts, Processes and Social Order*. San Francisco : Jossey-Bass.
- Strauss, A. (1987). *Qualitative Analysis for Social Scientists*. New York : Cambridge University Press.
- Strauss, A. (1993). *Continual Permutations of Action*. New York : Walter de Gruyter.
- Strauss, A. & Corbin, J. (2004). *Les fondements de la recherche qualitative : techniques et procédures de développement de la théorie enracinée*. Fribourg : Universitaires De Fribourg.
- Torring, J. (1999). *New Theories of Discourse. Laclau, Mouffe et Zizek*. Oxford : University Press.

Reiner Keller est professeur de sociologie en Allemagne à l'Université Koblenz-Landau (Campus Landau), Institut des Sciences Sociales où il enseigne la sociologie à tous les niveaux universitaires. Il est membre du comité directeur de la section « Sociologie de la Connaissance » de l'association allemande de sociologie depuis 2005. Principaux domaines de travail : Théories et méthodes en analyse des discours; sociologie de la connaissance, de la culture et de l'éducation; méthodes qualitatives en sciences sociales; théories sociologiques; modernisation réflexive, transformations des sociétés contemporaines et transformations du corps.